

Paroles de jeunes d'Arménie

Ils veulent saisir les opportunités d'une reconstruction



Fin 2020, les trente années d'un fragile *statu quo* dans le Haut-Karabakh, ce plateau de près de 14 000 km² majoritairement peuplé d'Arméniens, ont été soufflées par un meurtrier conflit opposant l'Arménie et l'Azerbaïdjan. Convoitée depuis sa prise par l'Arménie en 1994, à l'issue de la première guerre du Karabakh, l'enclave montagneuse cristallise des décennies de tensions entre Erevan et Bakou. Ces affrontements, les plus violents depuis plus d'un quart de siècle dans la zone, auront fini par renverser le rapport de force au profit des Azéris, qui, avec le concours des Turcs et de djihadistes, ont repris l'essentiel des districts. Les 44 jours de conflit ont laissé un lourd bilan côté arménien : entre 6 000 et 8 000 victimes selon les estimations, des milliers de familles déplacées et un immense traumatisme. Confrontés à la mort de leurs proches, amis et familles, les jeunes Arméniens ont particulièrement souffert de la guerre et vivent une résilience impossible, exacerbée par une pandémie qui dure et un contexte social, économique et politique tendu - le président arménien Armen Sarkissian a démissionné le 23 janvier - et lourd à assumer pour une population fragilisée.

Les 44 jours de guerre dans le Haut-Karabakh ont entraîné la mort d'au moins 6 500 Arméniens.

Alors face à cette situation inextricable tant la zone est instable - en novembre 2021 des soldats Azéris et Arméniens ont de nouveau été tués dans le Haut-Karabakh en dépit du cessez-le-feu - s'impose un dilemme, partir ou rester. Nombreux sont donc les

Arméniens qui viennent grossir les effectifs de la diaspora, notamment en France et parmi eux, souvent des jeunes, en quête d'un futur loin des conflits ou simplement d'expériences internationales pour mieux revenir mener une éventuelle carrière en Arménie.

C'est le cas de cinq jeunes Arméniens qui ont récemment posé leur valise à Marseille pour sept semaines d'immersion en entreprise. Étudiants en dernière année de licence à l'Université française d'Arménie (Ufar) à Erevan, ils font partie des quelques étudiants triés sur le volet à bénéficier

d'un programme d'échange monté en 2004 avec l'Université Lyon III. Chapeautés à Marseille par le Département et la Chambre de commerce et d'industrie franco-arménienne (CCI-FA), ils ont pris leur quartier à deux pas du Vieux-Port. Animés par le profond désir d'agir pour le futur de leur pays, leurs parcours les ont menés sur les rives de la Méditerranée pour saisir une opportunité de reconstruction, salutaire pour envisager un futur - un peu plus - serein. A mi-parcours de leur expérience marseillaise, ils racontent leurs espoirs et leurs blessures.

Elhia PASCAL-HEILMANN

"La jeune génération a une responsabilité immense"

Logés dans un bel immeuble où s'engouffre le soleil d'hiver, les murs blancs et le dénuelement des pièces font savoir qu'ils ne sont que de passage. Le cocon qu'ils se sont construit surtout à la bonne humeur qui y règne. "On est une petite famille", lâche d'emblée Bella, 20 ans, étudiante en finance.

Connaissances sans être amis avant leur départ, trois semaines de cohabitation auront suffi à les rapprocher pour une vie. Et complexe est la tâche d'exprimer en quelques mots le lien qui les unit, "on fait tout ensemble, on se soutient, on partage nos peines, on danse, on chante", confie dans un souffle Liana, 21 ans, inscrite en gestion. En stages la semaine, dénichés dans les entreprises partenaires (des banques, un atelier de couture, une entreprise de

services) de la CCIFA qui orchestre le séjour dans les moindres détails, c'est encore autour de la table où ils reçoivent qu'ils se sentent le mieux pour confier leur histoire.

Continuer à vivre

Originaires d'Erevan pour la plupart, ils découvrent le français sur les bancs de l'Ufar avec un rêve en tête, celui qu'ils réalisent aujourd'hui. Une opportunité, offerte aux meilleurs élèves à l'issue d'une rude sélection après leurs années de licence, brutalement mise en balance par la guerre.

"On a travaillé dur pendant des années pour ces sept semaines", détaille Bella. À force de persévérance, notamment pour Serob qui a interrompu ses études pendant deux ans

pour son service militaire obligatoire, et d'imaginaire, puisé chez Nina dans les pages de son ouvrage favori, *Le comte de Monte Cristo*, découvert à l'enfance. Mais lorsque les affrontements éclatent, impossible de songer à quitter le pays. Plus d'un an après le cessez-le-feu, ce voyage a un goût amer, "on est partagé entre la joie d'être ici, et la culpabilité ne plus être sur place", résume Liana, qui a eu du mal à "assumer" cette duplicité. Car dans la guerre du Haut-Karabakh, du 27 septembre au 10 novembre 2020, tous ont connu la mobilisation d'un proche, voire la mort d'un ami. À l'Ufar, 12 élèves ont été tués dans les combats. Serob, 24 ans, avait demandé à s'engager auprès de l'armée mais c'est son jeune frère, 18 ans, qui a été envoyé au front. Lilit, elle, n'a

pas eu de nouvelles de ses aînés déployés à la frontière pendant plus d'un mois.

"On n'a pas le choix que de continuer à vivre, tranche Bella, les yeux embués par l'émotion. Nous, la jeune génération, avons une responsabilité immense pour continuer de faire vivre nos valeurs et sortir notre pays de la crise". En stage dans une banque, elle ambitionne comme ses camarades une carrière en Arménie avec une idée : "Créer des conditions de vies décentes pour toutes les générations et dans toutes les régions, rurales comme urbaines". Ils le savent, le long chemin sera long. "Être optimiste est devenu très compliqué, mais garder espoir nous fait tenir" témoigne Liana. En plus de ses études, Serob, lui, travaille déjà dans des entreprises de pari sportif et es-

père développer le secteur en Arménie. Rien de trop concret toutefois, "le spectre du conflit est encore présent", traduit l'étudiant.

"Faire bouger les choses"

Dans leurs conversations nocturnes, le sujet revient invariablement sur la table, "comme une blessure qui ne guérit pas", illustre Bella. Une blessure et une lancinante douleur qui provoquent chez Lilit le besoin viscéral de rentrer à Erevan au plus vite. À quelques semaines de la fin du séjour rien n'y fait, ni le bleu du ciel ni les longues balades sur le littoral n'auront pu apaiser le mal du pays auquel elle ne "s'attendait pas". Une nostalgie - un peu - compensée par le soutien de ses colocataires, tombés "amoureux" de la ville. Guidés dans les spots tou-

ristiques et les adresses de niche par des anciens étudiants de l'Ufar installés à Marseille, ils soulignent la chaleur des habitants, la douceur de la mer et la beauté des églises. Du reste - les monceaux de poubelles qui jonchent les rues depuis leur arrivée et les spécialités culinaires marines en tête de liste - des sourires entendus soulignent leur réserve.

Une retenue anecdotique qui n'empêche pas Bella d'être "déterminée" à revenir faire un Master de finance à l'Université Aix-Marseille une fois son indépendance financière gagnée. Dorlotés par les représentants de la CCIFA, elle et ses camarades redoutent comme ils l'attendent le moment de se lancer vraiment "pour faire bouger les choses".

Elhia PASCAL-HEILMANN



De gauche à droite, Nina, Serob, Lilit, Bella et Liana. La vingtaine, ils suivent leurs études à l'Ufar et tous ont été touchés par la récente guerre, à travers la mobilisation ou la mort d'un proche dans le Haut-Karabagh. Engagés pour la résilience de leur pays, ils espèrent tous y trouver un emploi au terme de leurs cursus et aspirent à faire "bouger les choses".

/PHOTOS MAELISSE BAINBECHÉ